



# Portrait d'un époux dans l'ombre : Charles-Emmanuel de Charrière

COMMUNICATION DE RAYMOND TROUSSON

À LA SÉANCE MENSUELLE DU 14 NOVEMBRE 1998

Isabelle de Charrière n'a dû longtemps une relative notoriété qu'au rôle qu'elle avait tenu auprès de l'auteur d'*Adolphe*. En 1935, le titre du livre d'Arnold de Kerchove l'y cantonnait encore : *Une amie de Benjamin Constant*. Or si elle est injustement demeurée dans l'ombre de Constant, elle-même y a relégué celui qui a partagé son existence pendant trente-cinq ans, ce Charles-Emmanuel de Charrière cité, de loin en loin, comme le terne prince consort de la souveraine de Colombier. Triste destin de cet homme effacé, dont Émile Henriot souriait avec condescendance — «M. de Charrière était Suisse, bègue et mathématicien» — et que Dorothy Farnum, persiflant sa ponctualité et l'uniformité de ses manières, appelait «la pendule suisse» pour évoquer, dédaigneuse, «son visage semblable à un cadran, rond, pâle, inexpressif<sup>1</sup>. Il est vrai que Sainte-Beuve déjà avait réglé son compte dans une formule sans appel : «Son mari lui survécut; c'est ce que j'en ai su de plus vif.» Tout récemment, Mona Ozouf laissait entendre que M. de Charrière s'était montré un époux maladroit, voire sexuellement brutal, qui déçut la jeune femme<sup>2</sup>. Pauvre Charrière! Il ne manquerait plus que de faire de lui, sans preuve aucune, une brute libidineuse<sup>3</sup>. Avec Simone de Beauvoir, on passe du ridicule ou de

---

<sup>1</sup> É. Henriot, *Portraits de femmes*, Paris, Albin Michel, 1950, p. 222; D. Farnum, *The Dutch Divinity*, London, Jarrolds, 1959, p. 90-91.

<sup>2</sup> M. Ozouf, *Les mots de femmes. Essai sur la singularité française*, Paris, Fayard, 1995, p. 65.

<sup>3</sup> À propos de la nuit de noces, M<sup>me</sup> de Charrière précise qu'elle souffrait d'un «inexorable mal de dents» et que le punch avait rendu son mari un peu malade. M. Ozouf traduit : «Charrière était ivre» (*op. cit.*, p. 65.)

l'insignifiant à la mise en accusation : «On dira peut-être que la vie de M. de Charrière ne fut pas plus gaie que celle de sa femme : du moins l'avait-il choisie; et il semble qu'elle convenait à sa médiocrité. [...] C'est le mariage qui a lentement assassiné l'éclatante Belle de Zuylen<sup>4</sup>.» Lourde responsabilité, qui invite à se demander qui était au juste cet époux uxoricide.

Après deux siècles et demi, la réponse n'est pas aisée et seule Dorette Berthoud a jadis rompu une lance en sa faveur, non sans traiter avec quelque acrimonie M<sup>me</sup> de Charrière, «cette enfant gâtée, [à qui] rien n'importait qu'elle-même<sup>5</sup>». On possède malheureusement peu de lettres de M. de Charrière et celui-ci — autre crime qui lui fut amèrement reproché — ne conservait pas celles de sa femme. L'abondante correspondance publiée dans les œuvres complètes ne le met guère en relief. Certes, les amis de Belle manquent rarement de lui faire leurs compliments, mais ces formules de politesse livrent peu de détails révélateurs. Quant à Belle, si elle nous renseigne beaucoup sur elle-même, voire sur ses correspondants, comme Isabelle de Géliou, Henriette L'Hardy ou Benjamin Constant, elle est plus qu'avare de commentaires sur son époux. Elle le connaissait pourtant depuis 1763, lorsqu'il était entré au service des Tuyll comme précepteur de Vincent, frère cadet de Belle; il était ensuite resté à Zuylen, probablement comme secrétaire<sup>6</sup>.

Le 7 juillet 1766, M. de Charrière fait dans cette correspondance une entrée peu banale. Cette première missive conservée ressemble en effet beaucoup à une déclaration et traduit en tout cas une émotion bien vive chez un homme représenté comme invariablement raisonnable et impassible. Peut-être vaut-il la peine de la citer un peu longuement :

J'ai reçu votre lettre [perdue], Mademoiselle, et j'ai déchiré la mienne. Dans ce moment j'aurais mieux aimé ne point vous écrire que de vous entretenir comme une connaissance ordinaire... Mademoiselle, vous êtes inconcevable!

---

<sup>4</sup> S. de Beauvoir, *Le deuxième sexe*, Paris, Gallimard, 1949, t. II, p. 281-283.

<sup>5</sup> D. Berthoud, «Défense et illustration de M. de Charrière», *Musée neuchâtelois*, 1965, p. 63.

<sup>6</sup> Voir P. H. et S. Dubois, *Zonder vaandel. Belle van Zuylen. Een biografie*, Amsterdam, Van Oortschot, 1993, p. 220-221.

Pourquoi me rappelez-vous des souvenirs que vous m'avez défendu de conserver? Comment pouvez-vous dire que vous êtes mon amie lorsque vous troublez mon bonheur en me faisant apercevoir combien il serait doux pour moi que vous fussiez quelque chose de plus? L'article où vous parliez de la pruderie m'a transporté dans votre chambre; il était minuit, le silence régnait dans la maison, et nous deux tête à tête nous causions.

Vous, Mademoiselle, comme un physicien qui fait des expériences, vous donniez à votre cœur et au mien tantôt un plus grand, tantôt un moindre degré de chaleur; vous observiez, vous réfléchissiez; et nos sentiments n'étaient jamais pour vous que des phénomènes. Moi je ressemblais assez, comme vous l'avez dit, à un jeune écolier qui répète sa leçon remplie de belles sentences, et qui à tout moment oublie que son rôle est celui d'un sage. Oh! j'ai joué ce rôle comme un fou!

Mademoiselle, je retournerai à Utrecht, au nom de Dieu ne veillez plus avec moi, n'ayez plus pour moi tant de bonté si vous êtes décidée à ne pas en avoir davantage.

Voulez-vous savoir ce qui résulte de tout ce qui s'est passé entre nous? J'admire la finesse de votre pénétration, la justesse de votre discernement, l'honnêteté qui est pour ainsi dire l'instinct de votre cœur. L'inconséquence de vos idées m'étonne; je me suis attaché à vous par tous les liens de l'estime et de l'amitié, et sans doute je le suis pour toute ma vie. Enfin, car il faut tout vous dire, ces instants que j'ai passés avec vous, me laissent des regrets et des désirs... Oh, Mademoiselle, veillerons-nous encore ensemble?

[...] Vous m'ordonnez de vous donner des nouvelles de mes *amoureuses*; méchante que vous êtes [...] Je n'ai rien à vous dire. [...] Le ton de vos lettres formera le ton des miennes; je chercherai dans vos moindres expressions l'image de vos sentiments, et je tâcherai toujours de vous parler votre langue. [...] Le public vous suppose de l'amour et vous n'avez que de l'amitié. Si c'était le contraire nous y gagnerions l'un et l'autre. Au reste, Mademoiselle, cette idée du public d'Amsterdam ne peut être qu'une plaisanterie de votre part : je n'y répondrai pas aujourd'hui par la raison que je ne suis point dans ce moment-ci d'humeur à plaisanter. [...] Combien de semaines, combien de jours se passera-t-il, Mademoiselle, avant que j'en reçoive une des vôtres [= de vos lettres]? Aurez-vous pensé à moi dans cet intervalle! Adieu, Mademoiselle; mes sentiments pour vous sont trop réels pour que je les profane en les rendant une formule de conclusion<sup>7</sup>.

---

<sup>7</sup> *Œuvres complètes*, Amsterdam, G. A. Van Oorschot, 1979-1984; t. I, p. 486-487, 7 juillet 1766. Nous modernisons l'orthographe.

Cette lettre est d'un timide, mais qui a pu se croire encouragé et laisse assez paraître ses sentiments. Peut-on se défendre de l'idée que la jeune fille s'est montrée coquette? Les entretiens nocturnes dans sa chambre — elle était coutumière du fait —, une interdiction de conserver certains «souvenirs» qui invite plutôt à les chérir jalousement, le caractère intime ou sentimental de leurs conversations, n'était-ce pas assez pour tourner la tête à un homme modeste et peu sûr de lui? Quoi qu'il en soit, la «pendule suisse», manifestement, ne sonne plus l'heure juste et M. de Charrière paraît avoir été à trente ans moins flegmatique qu'il ne sera dans sa vieillesse<sup>8</sup>. Trois mois plus tard, nouvelle lettre, et même frémissement : «Votre lettre vous ressemble, Mademoiselle. Je vous y entends, je vous y vois, presque je vous y touche. [...] Il y a des sentiments qui sont incommensurables avec les paroles. [...] D'ailleurs vous êtes un être unique dans l'univers.» Belle a dû parler de sa solitude, de sa mélancolie, de ses espérances déçues, puisque Charrière lui dit : «Si vous attendez une grande passion vous n'aimerez jamais.» Un peu inquiet de son audace, il sollicite pourtant une copie de son portrait et, faisant allusion à un projet de Belle : «Je souhaite passionnément de me trouver en Angleterre avec vous. Je vous supplie de me donner avis des mesures que vous prendrez à cet égard» (11 octobre 1766, I, 514-515). Vaine attente : Belle passa bien quelque temps en Angleterre et Charrière y fut de son côté, mais pas au même moment. En mai 1768, le comte Jean Walraad de Welderen, qui avait introduit Belle dans les milieux londoniens, lui donne des nouvelles de son ami : «J'ai eu le plaisir de m'entretenir avec M. de Charrière, et vous ne doutez pas, mademoiselle, que vous n'ayez été le sujet de notre conversation» (30 mai 1768, II, 85). On le retrouve l'année suivante dans les lettres de Belle : il se sont vus à Amsterdam ou à La Haye, ont même séjourné ensemble à Spa, où il l'a présentée à son ami le marquis de Serent, futur gouverneur des enfants du comte d'Artois (II, 147, 150).

En 1769, l'«ami» semble devenir quelque chose de plus. La jeune femme est alors dans une situation difficile. Elle est lasse des «épouseurs» dont aucun

---

<sup>8</sup> On en dirait autant d'une lettre vive et bien tournée adressée le 7 juillet 1756 par M. de Charrière à un ami, où il ne fait nullement figure d'éteignoir. Voir W. de Sévery, *La vie de société dans le pays de Vaud à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle*, Genève, Slatkine, 1978, t. II, p. 110.

ne lui convient, ses projets avec l'indifférent marquis de Bellegarde n'ont mené à rien, sa mère est morte en décembre 1768, elle s'entend mal avec ses frères, erre tristement dans la maison vide. Elle écrit le 19 janvier 1769 : «Je suis paresseuse, découragée, abattue, mélancolique, incapable de tout. Je n'aime ni la maison ni ma chambre ni mes livres, je cours dehors, je les fuis» (II, 138). Pour elle, une seule issue : le mariage. Mais avec qui? Deux nouveaux prétendants étaient sur les rangs, un Allemand, le comte de Wittgenstein, et un Écossais, lord Wemyss. Le premier, cadet de famille impécunieux, lorgnait avant tout sur sa dot; le second passait pour brutal, emporté, despotique. Fallait-il les refuser, eux aussi, ou faire une fin? L'un ne la tentait pas plus que l'autre et elle en venait à regretter de n'être pas catholique : «Si nous avions des carmélites, je m'y mettrais» (31 janvier 1770, II, 165). C'est à cette époque que M. de Charrière reparait, cette fois dans les lettres à son frère Ditie, son confident. Le 25 janvier 1770, elle lui dit s'être aventurée à parler de Charrière à son père qui, sans se montrer «dur et méprisant», n'a cependant pas été trop chaleureux (II, 163). Elle souhaite, par-dessus tout, la fin d'un état intenable : «Je ne suis pas gaie : ce n'est plus à la gaieté que je prétends, du repos d'esprit, une âme égale et contente d'elle-même, voilà ce que je désire, et si l'on me promettait cela je renoncerais pour le reste de ma vie à tout ce qu'on appelle plaisir» (16 mars 1770, II, 171).

Quels sont ses sentiments à l'égard du discret Charrière? À l'intention de Constant d'Hermenches, elle trace, sans le nommer, le seul portrait qu'elle fera de lui. J'ai eu, dit-elle, tant de prétendants décevants. Or

...dans ce même temps mon imagination s'attachait à un homme que j'avais vu de loin en loin, pour qui j'avais toujours eu de l'amitié et de la sensibilité et qui en avait pour moi. Une figure noble et intéressante quoique un peu maladroite, un esprit juste, droit, et très éclairé, un cœur sensible, généreux et strictement honnête, un caractère ferme avec une humeur égale et facile et une simplicité comme celle de La Fontaine, voilà mon amant à mes yeux et aux yeux de tous ceux qui le connaissent. Il y a quelquefois des maladresses dans son esprit comme dans ses manières qu'on lui reproche et dont on badine tant qu'on veut car personne jamais n'eut moins de vanité! Nous nous écrivions, la correspondance s'anima; seule, oisive, à la campagne, pas un homme qui intéresse

dans tout un pays... la correspondance s'anima. [...] Je finis par où d'autres commencent, je l'aimai de tout mon cœur. (13 avril 1770, II, 176.)

Comme toujours, elle a dû faire la première ouverture, mais, loin d'exulter de bonheur, Charrière semble s'être plus inquiété que réjoui de ce projet :

Ma meilleure amie me conseilla de l'épouser. Il soutint que c'était le plus mauvais conseil du monde. Je n'ai, disait-il, ni rang ni fortune, je ne suis qu'un pauvre gentilhomme, je n'ai point assez de mérite pour vous tenir lieu de tout ce que vous sacrifieriez. Votre attachement n'est pas de nature à pouvoir soutenir, vous désirez du plaisir et vous ne savez pas en prendre... Vous prenez pour de l'amour un délire passager de votre imagination... Quelques mois de mariage vous détromperaient, vous seriez malheureuse, vous dissimuleriez et je serais encore plus malheureux que vous.

Les scrupules de M. de Charrière font honneur à sa probité autant qu'à sa lucidité. Il était gentilhomme, certes, mais pauvre et Belle pouvait prétendre à de meilleurs partis. Surtout, il sait faire taire ses sentiments pour discerner les germes d'une incompatibilité future : «Vous désirez du plaisir et ne savez pas en prendre.» [Dix-huit ans plus tard, non moins clairvoyant, Constant dira à son amie : «Quoique vous ne soyez faite ni pour jouir d'un bonheur de plusieurs jours, ni pour le donner, vous l'êtes pour inspirer les sentiments les plus vifs» (14 décembre 1788, III, 118).

D'autres «épouseurs», en particulier Boswell, s'étaient effrayés de se lier à une jeune femme trop intelligente, trop cultivée, trop indépendante. M. de Charrière, lui, a entrevu un risque plus redoutable : l'incapacité fondamentale de Belle à être heureuse et il redoute d'être à son tour incapable de la satisfaire. Il n'est pas un homme brillant, de ceux qui pouvaient la séduire — comme Constant d'Hermenches et plus tard Benjamin Constant —, seulement une intelligence positive, un cœur loyal. Bon, honnête, cultivé, il manque d'humour et d'esprit de repartie; il est timide, placide, plutôt gauche, retenu et guère démonstratif. Quelles étaient leurs chances?

Pas grandes aux yeux du mondain Constant d'Hermenches. Belle n'avait pas osé lui livrer le nom de son nouveau prétendant : «Vous ne le connaissez

que de vue, lui disait-elle, et si d'après quelque préjugé ou des oui-dire vous n'en parliez pas selon mon estime, je sens que je ne vous le pardonnerais pas aisément. Voilà pourquoi je m'obstine à ne le point nommer<sup>9</sup>» (8 mai 1770, II, 186). Est-elle, comme elle en rêvait jadis, passionnément éprise? Elle a surtout le souci de conquérir sa liberté, de changer de situation et, observe-t-elle, «je ne puis changer qu'en me mariant». D'autre part, elle se sait instable, encline à la mélancolie, aux «vapeurs», susceptible de devenir un jour «peut-être tout à fait folle». Elle n'est pas bien sûre d'être un présent à faire à un époux, sinon à une brute comme Wemyss. Une exception cependant : «Quant à l'homme que j'aime, il me connaît si bien, je l'ai tant de fois averti depuis qu'il est question de l'épouser, je lui ai tant de fois exagéré mes travers, ma mélancolie et les risques qu'il pouvait courir, lui conseillant pour ainsi dire de renoncer à moi, que puisqu'il persiste, c'est son affaire. S'il était riche, je n'oserais pourtant l'épouser, mais il est pauvre, il m'aime et je l'aime» (5 juin 1770, II, 194). Ce jeu de cache-cache ne dura pas longtemps. Fine mouche, d'Hermenches n'a pas eu besoin de la confiance : «J'ai soupçon sur Charrière», lui dit-il sans détour. Mais pour ajouter aussitôt : «Ce sont précisément de ces goûts des têtes comme la vôtre.» Est-il raisonnable de se marier parce qu'elle est «las[se] de l'état de demoiselle»? (3 juillet 1770, II, 196). La jeune femme a beau protester qu'il n'en est rien (14 juillet 1770, II, 200), d'Hermenches, cynique en matière de philosophie matrimoniale, lui rappelle que le mariage est moins affaire de sentiment que de convenances d'intérêts et la met en garde :

Je crois Charrière un excellent homme, mais quel plaisir, quel agrément pouvez-vous jamais en avoir? [...] Je n'ai point vu non plus aucun homme dont la femme lui ait fait sa fortune, plus gai, plus content après son mariage, qu'il ne l'était auparavant étant garçon, pauvre et indépendant; l'homme veut être occupé et libre, et doit avoir la prépondérance et l'autorité dans sa maison, soit de droit, ou de fait; et comment Charrière et vous, pourriez-vous soutenir aucune de ces relations? Il serait fort embarrassé de son rôle, et vous cruellement surprise de ne pas le voir heureux comme

---

<sup>9</sup> Elle le répète le 5 : «Pourquoi m'exposer à vous voir vous récrier sur mon choix? j'estime trop votre goût pour que cela ne me fût pas désagréable» (II, 183).

vous l'imaginez. Je le répète, je vois d'ici cette association devenir triste, et pénible, au travers de toutes vos perfections réciproques (8 août 1770, II, 205).

L'avenir devait démontrer à quel point il voyait juste. Déterminée désormais, Belle n'en fera qu'à sa tête, menaçant son père d'épouser lord Wemyss comme on se jette à l'eau si on ne lui accorde pas M. de Charrière. Elle n'en démordra pas : «Je l'aime, écrit-elle à Ditie (12 octobre 1770, II, 220), comme vous n'aimez personne ou comme vous aimez trois personnes à la fois.» L'aime-t-elle vraiment ou veut-elle s'en convaincre? On a souvent célébré la lucidité de la demoiselle de Zuylen en oubliant qu'elle avait aussi tendance à se créer un monde imaginaire, à cultiver, lui disait d'Hermenches, «une tournure d'esprit un peu romanesque, un peu métaphysique<sup>10</sup>» (15 juin 1765, I, 425). Car enfin, n'avait-elle pas réussi déjà à se persuader qu'elle était éprise de Bellegarde, fat et indifférent? Elle se plaisait alors à se voir marquise dans son château avec un Bellegarde plus rêvé que réel : «Quand je suis loin du marquis, disait-elle quatre ans plus tôt, mon imagination fait ce qu'elle veut de lui, de son cœur, du mien, de nos jours, de nos nuits» (15 mai 1766, I, 471). Son enthousiasme aujourd'hui refroidi, elle a conscience de sa faculté de s'illusionner : «Le besoin d'aimer m'enthousiasmait et échauffait mon cœur de loin pour Bellegarde. Quand je le revoyais, je cherchais l'homme à qui j'avais écrit» (14-17 juillet 1770, II, 201). N'est-ce pas le symptôme de ce que C. P. Courtney dénonce comme du «bovarysme<sup>11</sup>».

Les choses traînaient et M. de Charrière lui-même, n'ignorant pas «la faiblesse de caractère et l'esprit vacillant» de la jeune femme, se tenait sur la réserve, lui conseillait même de ne rien précipiter. Manifestement, ce ne sont pas ses sentiments qui sont en cause — bien au contraire, ses amis, M. de Salgas et le comte de Welderen, qui en sont les confidents, pressent Belle de mettre un terme à sa cruelle attente (16 octobre 1770, II, 221-222) — mais il

---

<sup>10</sup> Elle lui dit aussi, le 28 février 1765 : «Connaissez-vous, d'Hermenches, le malheur d'une personne qui apprécie les biens et les maux attachés à sa destinée non d'après les jugements de sa raison, mais [...] au gré d'une imagination qui exagère tout?» (I, 390.)

<sup>11</sup> C. P. Courtney, «Bovarysme et réalisme dans la correspondance de Belle de Zuylen», dans *Isabelle de Charrière. De la correspondance au roman épistolaire*, études réunies par Y. Went-Daoust, C.R.I.N., 29, 1995, p. 15-22.

espère et redoute à la fois une union qu'il pressent disproportionnée et mal assortie.

Les trois derniers mois voient, de part et d'autre, une étrange valse-hésitation, comme si chacun appréhendait le faux pas. Le 25 octobre 1770, elle a cru devoir rappeler encore à M. de Charrière «les travers, les défauts, l'étrange imagination, la profonde mélancolie qui peuvent empoisonner son bonheur et le mien» et lui a accordé huit jours pour peser «une dernière fois le pour et le contre» (II, 225). Loin de claironner leur éventuel mariage, les amants se montrent curieusement réservés et secrets : «M. de Charrière m'écrit comme un homme content mais non pas tout à fait comme un homme assuré de son sort. Je n'ai dit encore mon mariage à personne, si quelque chose le dégoûtait ou l'effrayait quand il sera ici il pourrait encore se dédire, je le lui permets» (26 octobre 1770, II, 228). Décidément, le couple ne forçait pas sur le romanesque. Le 3 janvier 1771, elle annonce à Ditié l'arrivée de Charrière à Zuylen, où tout le monde lui a fait cordial accueil. La veille, elle a enfin dit oui, mais toujours incapable, comme lui d'ailleurs, de se défaire d'une certaine anxiété devant l'engagement :

Je suis aussi contente que je suis capable de l'être. [...] Ma capacité d'être contente ne va pas loin ce soir malheureusement, j'ai au-dedans de moi une ennemie acharnée, une noire imagination qui empoisonne toutes mes joies : dans ce moment j'en avertis M. de Charrière, je le lui raconte, je le plains; il veut me faire espérer que cela passera. [...] J'ai trouvé à M. de Charrière un air soucieux, triste et refroidi, j'ai épié, commenté, tristement commenté ses regards et ses paroles. [...] J'aime prodigieusement M. de Charrière et cependant je lui dis dans ce moment une chose désagréable, je me récrie sur la solennité, sur l'indissolubilité et je dis que c'est une bonne chose que de se marier en ce qu'on ne peut presque pas faire autrement. (II, 232.)

Du reste, elle a encore, malgré elle, fait durer l'attente. Sur le point de signer le contrat, elle a «tremblé et frémi et reculé» et le bon Charrière l'a assuré qu'il respectait sa liberté. Elle prétend pourtant se convaincre qu'elle agit sagement, qu'elle a cette fois exorcisé cette faculté d'illusion à laquelle elle attribue ses

malheurs<sup>12</sup>, qu'elle est résolue à se satisfaire d'un destin paisible et sans histoire, qu'elle aime un homme qui, de son côté, ne se monte pas la tête. Après tout, il a trente-six ans, elle trente et un, l'âge des chimères est passé et peut-être pourront-ils construire quelque chose ensemble :

Il m'aime sans illusion, sans enthousiasme, il est sincère et juste au point de m'offenser et de me chagriner souvent. Alors je dis qu'il ne m'aime point et que je serai malheureuse, mais je l'aime, je ne puis me résoudre à vivre sans [lui]. Quand je le juge sans illusion et sans enthousiasme et sans emportement je trouve encore que rien ne lui est supérieur pour le caractère, pour l'esprit, pour l'humeur. Le moyen de renoncer à cet homme! (11 janvier 1771, II, 234.)

Cependant, la lettre suivante à d'Hermenches accumule des raisons rien moins que sentimentales et dont l'une, si elle avait été connue de M. de Charrière, eût été de nature à lui donner des inquiétudes :

À propos de mariage, on m'a fiancée hier. Il s'est passé bien des choses dans mon âme pendant trois semaines, j'ai pensé cent fois que je ne devais et ne voulais me marier jamais, M. de Charrière ne me pressait point et disait et dit encore que jusqu'au moment du mariage je suis la maîtresse, mais tout le monde l'aime et je l'aime plus que personne, et je n'ai point vu d'homme raisonnable et doux, facile, vrai comme lui. [...] Enfin avant-hier au soir je dis que si l'on voulait nous faire signer le contrat le lendemain matin et nous fiancer, j'étais d'humeur à y consentir. [...] *Je vous verrai*, j'habiterai un pays agréable, je vivrai avec un homme que j'aime et qui mérite que je l'aime, je serai aussi libre qu'une honnête femme peut l'être, mes amis, mes correspondances, la liberté de parler et d'écrire me resteront, je n'aurai pas besoin d'abaisser mon caractère à la moindre dissimulation, je ne serai pas riche mais j'aurai abondamment le nécessaire et je sentirai le plaisir d'avoir amélioré le sort de mon mari. Si avec tout cela je ne suis pas heureuse... (15 janvier 1771, II, 235.)

De son côté, Charrière ne se faisait pas trop d'illusions sur ce qu'il pouvait apporter à une femme si différente de lui, et son bon sens lui disait qu'il ne la

---

<sup>12</sup> C. P. Courtney, *op. cit.*, p. 21.

rendrait pas heureuse, fût-ce dans la mesure où, insatiable, elle était capable de l'être. Il annonça pourtant son mariage à une parente :

Je vais vous apprendre, Madame, une nouvelle qui vous surprendra, c'est que j'épouse M<sup>lle</sup> de Zuylen, fille de M. le baron de Tuyll de Serooskerken, président du corps de la noblesse d'Utrecht. [...] Tout ce que je puis vous dire en deux mots, M<sup>lle</sup> de Zuylen est mon amie depuis sept ans, c'est que depuis deux ans, elle s'occupe du projet de m'épouser, que, malgré mon attachement pour elle, je lui ai représenté toutes les objections qu'on pourrait faire contre ce mariage, et qu'elle a persisté à croire qu'elle serait heureuse vivant avec moi tranquillement en Suisse. Ne dois-je pas, Madame, me réjouir de ce mariage? Je trouverai dans ma femme beaucoup de qualités aimables, un attachement éprouvé, enfin l'objet de mon choix; il est vrai que, pour moi, elle a trop d'esprit, trop de naissance, trop de fortune, mais il faut bien se passer quelque chose<sup>13</sup>.

Les jeux étaient faits. En dépit de ses protestations, on a bien le sentiment que Belle s'est mariée pour échapper à la tutelle de son père et de ses frères, qu'elle a choisi Charrière faute de mieux, à un âge et après des expériences qui ne lui laissaient plus guère d'espoir de trouver meilleur parti, qu'elle pensait disposer, auprès de cet homme débonnaire et timide, d'une liberté que ne lui auraient pas laissée un Bellegarde ou un Wemyss. Après s'être, peut-être, imprudemment divertie à faire naître les sentiments de M. de Charrière, elle a fini par s'aviser qu'il pouvait faire un époux sortable, quitte à s'exalter ensuite de sa propre décision. Isabelle l'épousa le 17 février 1771, sans grand tapage. À trois heures et demie, les fiancés entendirent la liturgie dans la petite église de Zuylen presque vide : «Quoiqu'on se marie sans cérémonie, c'est une grande cérémonie que de se marier.» Après la bénédiction, la compagnie transie retourna se chauffer au château. Puis on rentra à Utrecht pour un souper dans l'intimité – une douzaine de personnes, famille et mariés compris. À minuit et demi, «ils s'allèrent tous coucher, les uns avec leurs femmes, etc.» La première nuit manqua sans doute de poésie : M. de Charrière eut l'estomac barbouillé par le punch et elle eut vers le matin une rage de dents. «Mais quand je me

---

<sup>13</sup> Cité par W. de Sévery, *op. cit.*, t. II, p. 103.

porte bien, conclut-elle à l'intention de Ditie, il me semble que rien ne manque à mon bonheur» (21 mars 1771, II, 237-238).

Le bonheur? Elle n'en demande sans doute pas tant, résignée à demeurer insatisfaite dans toutes les situations. En Charrière, elle a trouvé un homme cultivé, instruit, timide jusqu'à la gaucherie, un esprit solide mais lent. Elle ne tarde pas à s'ennuyer partout, lui ne s'ennuie jamais, toujours dans ses livres ou ses mathématiques. Elle aime la conversation, il est plutôt taciturne — «C'est un grand dommage qu'il bégaie», avait déjà observé M. de Welderen. Elle est vive, changeante, passionnée — «Vous réchaufferiez des Lapons», lui disait Constant d'Hermenches —, il est stable et posé; elle goûte l'imprévu, il est l'homme des habitudes. Si l'un des deux aime vraiment, on est en droit de se demander si ce n'est pas plutôt M. de Charrière, inquiet mais épris profondément, et qui en donnera des preuves au fil des ans, lui laissant toujours cette indépendance à laquelle elle était si attachée.

La lune de miel ne fut pas idyllique. Belle a été malade pendant trois mois, soignée par son amie Annebetje : «Le cerveau, les dents, l'oreille, le gosier, la nuque du cou et la poitrine étaient attaqués tour à tour ou à la fois.» Et quand ses maux lui laissaient quelque répit, ils étaient relayés par les «vapeurs» et la mélancolie. Tout cela était sans doute le contrecoup psychosomatique des tensions des derniers mois, ses nerfs se vengeaient du traitement qu'elle leur avait fait subir. Si elle n'est pas mécontente de son sort et se loue des attentions de son époux, elle n'a pas non plus les ravissements d'une nouvelle mariée. Surtout, elle signale déjà à Ditie le germe d'une incompatibilité qui, en dépit de la bonne volonté de M. de Charrière, ira s'aggravant avec le temps :

Ces maux, mon cher Ditie, ont été depuis le premier jour de mon mariage un rabat-joie bien cruel, j'espère qu'à la fin ils me quitteront et me laisseront jouir du bonheur d'être la femme du mari le plus doux, le plus raisonnable et le plus tendrement aimé qui soit au monde. Vous m'écriviez un jour qu'un changement d'état changeait en quelque sorte la personne. [...] J'ai changé de nom et je ne couche pas toujours seule, voilà toute la différence : voulez-vous que je vous dise sur quoi roulent nos uniques disputes? je trouve souvent M. de Charrière trop ordentlyk, trop overleggende [correct, réfléchi], et souvent

il me trouve trop le contraire, point d'autres différends entre nous, il cherche à satisfaire mes goûts, il favorise tout ce qui me fait plaisir, il partage mes attachements. (13 mai 1771, II, 239.)

Le voyage de noces les mena à Bruxelles et à Paris et, le 30 septembre, M<sup>me</sup> de Charrière s'installa à Colombier pour les quelque trente-cinq années qui lui restaient à vivre. C'est à partir de ce moment que le silence tombe sur M. de Charrière. Au Pontet, où vivent le vieux père et les deux sœurs de son mari, on mène une existence réglée, monotone, à laquelle, les premiers temps, elle s'est pliée avec bonne volonté. Du reste, elle a eu des visites — même celles de son frère Ditie et de son amie Annebetje, devenue M<sup>me</sup> d'Athlone —, elle a rencontré à Lausanne les Sévery<sup>14</sup>, cousins de M. de Charrière, qui, soucieux de la distraire et de lui être agréable, la mène de temps à autre à Neuchâtel, à Berne, à Genève. Elle s'est aussi liée avec des familiers de son mari, Du Peyrou ou les frères Chaillet, elle a rencontré des visiteurs occasionnels, comme Samuel Wilhelmi, professeur de grec à Berne, accompagné de Charles-Victor de Bonstetten, futur écrivain et moraliste, ou encore le baron Nathaniel Ryder et son épouse ou un pittoresque prince Lubomirski. Est-elle heureuse? «J'ai de l'oppression à cette heure et l'humeur hypocondre, confie-t-elle à Ditie le 6 novembre 1771, cependant je n'ai nul chagrin» (II, 252). De l'homme qu'elle a épousé neuf mois plus tôt, elle donne peu de nouvelles, sinon un bulletin de santé — M. de Charrière souffre d'hémorroïdes (16 septembre 1771, II, 246) — et cette observation laconique qui la fait deviner un peu agacée : «M. de Charrière s'afflige beaucoup de la perte d'une paire de ciseaux qui l'avaient servi pendant cinq ans» (II, 252). Trois mois plus tard, on saura que Charrière a été saigné, qu'il est sujet à des névralgies, à la migraine (8 janvier 1772, II, 260). Dans ses lettres, Belle ne nous apprend pas grand-chose sur celui qui partage sa vie : M. de Charrière se porte plus ou moins bien, fait sa partie de cartes chez

---

<sup>14</sup> Elle écrit à Catherine de Sévery, le 17 novembre 1772, qu'entre la lecture et les échecs, elle ne s'ennuie pas et ajoute : «Quand j'aurais moins de ressources, pourvu que j'eusse mon mari je ne me plaindrais pas; je ne suis pas toujours la plus douce ni la meilleure femme du monde, mais jamais femme n'a eu plus de goût pour son mari que moi, je ne me souviens pas de m'être jamais ennuyée tête à tête avec lui, et cependant nous y sommes souvent» (II, 288). Elle tiendra plus tard un autre langage. S'agissait-il de présenter la meilleure image de leur couple à sa cousine par alliance?

M. Chaillet, présente ses compliments, salue affectueusement... Le personnage demeure dans l'ombre, comme s'il n'existait, de loin en loin, que par ses maux de dents et ses fluxions. Tout au plus signale-t-elle que Charrière «a de grands soins [d'elle]» (10 juillet 1773, II, 311), qu'à Spa, où ils ont retrouvé M. de Tuyll, il a dansé «une anglaise» avec elle (24 septembre 1773, II, 312) ou encore, trois ans plus tard, que, tandis qu'elle se distrait dans la société neuchâteloise, «M. de Charrière ne cède pas sa part du billard» (7 avril 1776, II, 321).

La seule exception, significative, concerne Constant d'Hetutanches, avec qui les rapports se sont refroidis et vis-à-vis de qui elle semble avoir à cœur de se dire comblée, comme pour démentir ses prédictions pessimistes : «Je ne m'ennuie point. M. de Charrière est trop aimable et je l'aime trop pour pouvoir m'ennuyer auprès de lui. Si mes nerfs ne me faisaient souffrir très souvent, je serais encore plus heureuse» (14 février 1773, II, 293). Ou encore, de Zuylen, où elle est venue embrasser les siens, comme s'il importait de le convaincre : «Mon mari est estimé et chéri de toute ma famille, chacun applaudit à mon choix et partage mes sentiments» (16 août 1774, II, 314). Une fois rompue la correspondance avec d'Hermenches, de tels commentaires disparaîtront définitivement.

Si leurs tempéraments s'accordent mal, s'est-elle efforcée, du moins au cours des premières années, de changer le caractère de M. de Charrière, de l'amener à partager ses goûts, sa vivacité? C'est probable, Benjamin Constant en témoigne dans *Le Cahier rouge*, où il rapporte sa rencontre, au début de 1787 à Paris, avec M<sup>me</sup> de Charrière :

Elle avait épousé, malgré sa famille, le précepteur de ses frères, homme d'esprit, d'un caractère délicat et noble, mais le plus froid et le plus flegmatique que l'on puisse imaginer. Durant les premières années de son mariage, sa femme l'avait beaucoup tourmenté pour lui imprimer un mouvement égal au sien, et le chagrin de n'y parvenir que par moments avait bien vite détruit le bonheur qu'elle s'était promis dans cette union à quelques égards disproportionnée<sup>15</sup>.

---

<sup>15</sup> Dans *Le Cahier rouge*, dans *Œuvres*, éd. par A. Roulin, Paris, Gallimard, 1957, p. 101.

Deux natures aussi différentes étaient peu faites, Charrière s'en était bien douté, pour trouver un terrain commun. Certains événements, rapportés par Belle, montrent pourtant que M. de Charrière n'était pas toujours impassible. Il semble avoir été frappé par la maladie et, le 31 juillet 1780, par la mort de son père, au point d'avoir besoin d'aller prendre quelque repos à Loèche-les-Bains : «Jamais je ne l'ai vu si pâle, si jaune, si maigre, si inquiet, si agité, que les derniers jours de la maladie de son père et ceux qui suivirent sa mort» (12 août 1780, II, 279). Quelque deux mois plus tard, Vincent van Tuyl et son épouse séjournent au Pontet, et la jeune femme juge Belle impressionnante par son savoir, mais d'un esprit satirique et mordant. M. de Charrière, au contraire, ne recueille que des compliments : «Son mari est l'homme le plus excellent, le plus honnête qu'on puisse voir; il sait énormément de choses, mais il garde toujours un certain ton cérémonieux, si bien qu'on le connaisse, ce qui fait qu'on ne devient jamais tout à fait familier avec lui. Mais il vaut la peine de l'entendre parler science; il est au courant de tout. Seulement, c'est dommage qu'il ait de la peine à s'exprimer, parce qu'il bégaie un peu<sup>16</sup>.»

De leur vie intime, on ne sait donc rien, sinon par éclairs, pour découvrir alors un Charrière affectionné, attentif. En 1781, Belle a été sérieusement souffrante à Genève. «Mon mari, écrit-elle alors à sa belle-sœur, ne m'a presque pas quittée depuis cinq semaines que je suis malade de profession, il a couché dans ma chambre dès qu'on a cessé de me veiller, il m'a lu, il a écrit mes lettres que je lui dictais. On ne peut être meilleur mari d'une femme malade!» (20 juin 1781, II, 376). Pourtant, une fois rétablie, elle se rend seule aux eaux de Plombières, puis à Strasbourg pour consulter Cagliostro, enfin à Chexbres, au-dessus de Vevey, tandis que M. de Charrière séjourne aux eaux de Brévine avec un ami. Se refuse-t-il à l'accompagner, ou n'est-ce pas plutôt elle qui cherche la solitude? C'est en tout cas son besoin de s'exprimer qui la ramènera à la littérature, abandonnée depuis *Le Noble* de ses vingt ans.

En mars 1784, les *Lettres de Mistriss Henley*, réponse au *Mari sentimental* de Samuel de Constant, ont beaucoup fait pour fixer l'image de M. de Charrière. Une femme qui n'avait rien à reprocher à son mari y dépérissait cependant, faute de compréhension, confrontée à la sagesse, à la raison, au bon

---

<sup>16</sup> Cité par Ph. Godet, *Madame de Charrière et ses amis*, Genève, Slatkine reprints, 1973, t. I, p. 233.

sens un peu terre à terre d'un époux serein, bienveillant et d'un flegme inaltérable. «Des coups de poings, gémissait Mrs Henley, me seraient moins fâcheux que toute cette raison. Je suis malheureuse, je m'ennuie.» À travers son personnage, Belle disait les souffrances d'un être spontané, vif et passionné, aux côtés d'un homme par trop raisonnable et mesuré. Avait-elle fait le portrait de son mari? Des familiers en furent frappés. Suzanne Moula lui écrit : «Nous trouvons, M. de G. et moi, que vous vous êtes peinte vous-même à quelques égards» (15 juin 1784, II, 411), et Samuel de Chambrier observe : «Je retrouve la tranquillité de M. de Charrière, son sang-froid lorsqu'il refuse, répond à Madame<sup>17</sup>.» Est-ce son héroïne ou Belle elle-même qui soupirait, dès la première lettre : «On ne reconnaîtra pas M. Henley. Il ne lira jamais, sans doute, ce que j'aurai écrit; et quand il le lirait, quand il s'y reconnaîtrait!...»

C'est manifeste, la vie commune lui est devenue insupportable. Vers la mi-mai 1784, Belle s'installe de nouveau, seule, à Chexbres. Des discussions pénibles ont dû avoir lieu et Charrière s'est résigné, non sans ressentir douloureusement l'éloignement de sa femme : «J'ai entendu du fond du jardin la chaise du postillon et j'ai couru pour recevoir votre lettre. Je vous en remercie. [...] Je ne vous dirai rien, ma chère femme, de mes pensées à votre sujet; cela est inutile, et j'ai résolu dans cette absence que si je vous regrettais, si... si... de ne vous en rien dire... Cela est convenu une fois pour toutes» (II, 407). Des proches ont eu vent des difficultés du couple, comme en témoignent les allusions d'une lettre de M. de Salgas à Belle : «Je suis bien aise que Chexbres réponde à l'idée qui vous en était restée. Je ne le suis pas tant de vous y savoir seule, mais je sens qu'il est très difficile d'imaginer une société qui puisse vous y convenir dans votre situation actuelle. Je me vois réduit à ne savoir plus que souhaiter pour vous» (12 juin 1784, II, 408). C'est clair : le malaise vient d'elle, de plus en plus incapable de trouver une forme d'existence acceptable, et il est trop aisé de rejeter la responsabilité sur un mari qui ne s'est jamais donné pour autre qu'il n'était. Si M<sup>me</sup> de Charrière est malheureuse, on y a assez insisté, n'est-il pas injuste de faire bon marché de l'évidente détresse de celui qu'elle laissait au Pontet? Chaque jour, il guette ses lettres, désolé de n'en

---

<sup>17</sup> G. de Chambrier, «Mme de Charrière à travers le journal de Chambrier d'Oleyres», *Lettres de Zuylen*, 8, 1983, p. 7.

pas avoir assez souvent, inquiet de ses silences, préoccupé par sa santé. A-t-elle songé à se faire à elle-même quelque reproche, pour qu'il proteste vivement : «Vous êtes toujours généreuse, le plus souvent bonne, quelquefois d'une bonhomie et d'une simplicité rares. Si l'on rencontre bien, je défie les meilleurs connaisseurs de ne pas vous trouver douce et de ne pas croire que c'est la faute de ceux avec qui vous vivez si vous ne l'êtes pas toujours» (21 juin 1784, II, 415.) On a haussé les épaules devant la banalité de ses lettres et c'est vrai qu'il parle de ses migraines, de sa jambe enflée, de la chaleur, de Neuchâtel où l'on a eu la visite du prince Henri de Prusse, de Lausanne où il fait la connaissance de Germaine Necker, future M<sup>me</sup> de Staël, des travaux et des transformations en cours dans la demeure du Pontet. Rien que du quotidien, mais il est vraisemblable que Belle lui avait interdit d'aborder d'autres sujets, plus délicats. On devine pourtant l'inquiétude de Charrière lorsqu'il lui recommande de se ménager, d'éviter les longues promenades (28 juillet 1784, II, 425). Un moment, elle a parlé d'acquérir dans la région une maison de plaisance et aussitôt il consent, s'empresse, calcule un éventuel emprunt, lui donne pleins pouvoirs (2 août 1784, II, 427). Seul à Colombier, n'a-t-il pas ressassé les griefs de sa femme, essayant de comprendre, en brave homme, ce qu'il avait à se reprocher en face de celle que le pasteur Chaillet comparait à l'Hermione ou à la Roxane de Racine? Un moment, le comportement de sa sœur Henriette lui ouvre les yeux, il le confesse avec humilité :

J'ai oublié de vous dire une chose que j'ai résolu de vous dire depuis longtemps : c'est que plusieurs défauts que vous m'avez reprochés me frappent désagréablement chez Henriette et qu'elle me fait comprendre votre pensée. Sa manière soutenue de prononcer lorsqu'elle lit ou parle avec attention, m'est insupportable, et me fait comprendre le *trop bien lire* dont vous m'accusez. Elle réduit tout en maximes générales, le cas particulier ne la touche que relativement au bon ordre; aucun sentiment simple et *genuine*; enfin, je crois voir ma caricature, et si cela est, je pardonne de bon cœur l'impatience à tout esprit droit accompagné d'un cœur sensible. (21 août 1784. II, 435.)

Que pouvait-il y faire et qui eût pu prétendre satisfaire l'insatiable Belle et apaiser la «noire imagination» qu'elle se reconnaît elle-même? Fin juillet, puis

fin août, il reçut l'autorisation de lui rendre visite. La seconde fois, il est revenu le cœur gros. Il a commencé, au retour, une de ces lettres banales dont ils étaient convenus, lorsque soudain il avoue, incapable de taire son chagrin :

J'ai été rarement aussi triste que je l'étais en partant de Chexbres; l'air d'amitié que vous aviez eu avec moi pendant le déjeuner, plusieurs mots d'amitié que vous m'avez dit pendant mon séjour, des dispositions contraires que vous m'avez témoignées; la pitié que vous m'avez inspirée; le désir de vous revoir bientôt à Colombier, et la crainte que ce ne soit pas pour notre bonheur commun, tout cela fermentait dans mon cœur, et me donnait un gonflement, une envie de pleurer que j'avais peine à surmonter. Mon âme était remuée et troublée jusqu'au fond. (30 août 1784, II, 435.)

Touchée peut-être de cette tendresse maladroite et sincère, Belle regagna Colombier le 5 septembre. Ni l'un ni l'autre ne s'étaient confiés, même à un ami intime comme Salgas, qui écrit à Belle : «Je ne vois qu'un épais brouillard entre vous et moi, grâce au silence de M. de Charrière et à votre laconisme dont je respecte la cause quelle qu'elle soit» (3 septembre 1784, II, 437). Cette crise est significative, mais faut-il faire de M<sup>me</sup> de Charrière la seule victime? Si discrète soit-elle, l'attitude de son mari laisse assez apercevoir son affection profonde, sa désolation de la voir malheureuse, son souci de lui complaire.

Ironie : les éloges dont Belle est si économe, M. de Charrière les reçoit de leurs visiteurs et de leurs amis, comme par exemple de la jeune Suzanne Moula, qui lui écrit gentiment de Londres : «Vous souvenez-vous il y a mille ans quand vous me disiez que vous souhaiteriez de me voir mariée, je vous répondais que si vous me trouviez un mari semblable à vous je serais contente; je ne puis pas dire que celui que j'ai trouvé soit tel; mais il y a pourtant une ressemblance dans vos caractères, c'est une extrême douceur, vous savez comme je l'ai toujours admirée en vous» (10 mars 1785, II, 462).

N'y avait-il entre les époux que l'incompatibilité d'humeurs et de caractères? Plusieurs années de suite, les Charrière avaient loué à Genève un appartement, où ils séjournèrent pour la dernière fois dans les premiers mois de 1784. En octobre de cette année-là, M. de Charrière y retourna seul pour résilier son bail. C'est ici que s'inscrit le mystérieux épisode de la vie de Belle,

qui devait donner naissance à *Caliste*. À en croire Benjamin Constant, elle avait succombé à la séduction d'«un homme beaucoup plus jeune qu'elle, d'un esprit très médiocre, mais d'une belle figure», mais le galant s'était détourné d'elle pour se marier. Si M. de Charrière fut au courant, comment a-t-il réagi à cette crise grave? Colère, reproches, silence navré? Qui était le bellâtre — peut-être le jeune Charles Dapples, vague cousin de M. de Charrière — importe peu, mais l'aventure laisse Belle dans un triste état. En 1785, elle s'ennuie plus encore que de coutume, se cloître dans sa chambre avec son pianoforte, songe à passer l'automne et l'hiver à Marseille, à Paris ou en Italie. Son mari? «Je ne sais si M. de Charrière irait avec moi, mais comme il n'allait que pour moi à Genève, je le dérange peu en n'y allant pas. Je le dérangerais peut-être encore moins si je restais ici, mais comme il me laisse la maîtresse à cet égard, je ne pense dans ce moment qu'à moi» (2 juillet 1785, II, 470).

Une nouvelle crise éclate vers le 10 juillet : elle fuit à Payerne, où elle restera jusqu'en septembre, renouvelant les angoisses de son mari. Elle se dit malade et lui de nouveau s'afflige sur un ton qui n'est pas celui de l'indifférent placide : «Vous avez beaucoup augmenté mon chagrin et mon inquiétude au sujet de votre indisposition en la comparant à ce que vous avez souffert à Genève. Je me flatte du moins que vous me donnerez régulièrement de vos nouvelles... À Genève, je couchais auprès de votre lit. Un mot, et je suis auprès de vous» (16 juillet 1785, II, 474). Sans doute, mais elle ne souhaite pas le voir — surtout pas lui — et le pauvre Charrière s'en désole. Ses lettres ne sont pas d'un grand épistolier, mais elles ont un ton émouvant de tendresse et de sincérité :

Votre silence de mercredi passé m'a fort inquiété. Je vous savais malade. [...] Je serais parti sur le champ pour Payerne, si je n'avais pas craint que vous n'eussiez du chagrin de me voir arriver. Je me suis imposé la loi de ne point vous parler de mes sentiments, cependant je ne puis pas m'empêcher de vous dire une fois pour toutes que malgré tout ce que j'ai souffert par vous depuis quelque temps, votre départ m'a laissé un sentiment de triste solitude, qui ne se détruit pas... [...] Vous n'imaginez pas combien vous me sortez peu du cœur. (25 juillet 1785, II, 477.)

Souhaite-t-elle une voiture commode pour se promener? Il court la lui acheter (II, 489). Peu de femmes, au dix-huitième siècle, pouvaient se vanter de trouver auprès de leurs époux une telle compréhension et de tels témoignages de tendresse après quatorze années de mariage. Dans les quelques lettres suivantes, certainement selon les vœux de Belle, M. de Charrière ne l'entretiendra, mais avec une fréquence significative, que de banalités et du train-train quotidien. Lui attend et espère, sans trop y croire : «Bien obligé de l'amitié que vous m'avez témoignée, lui écrit-il le 25 septembre. Vous ne savez pas combien les moindres lueurs de retour d'affection de votre part m'affectent profondément, mais je me tiens en garde, pour ne pas me livrer à des espérances qui ne sont peut-être pas fondées. Votre santé est beaucoup meilleure, voilà qui est certain. Si votre âme était tranquille, votre corps serait bientôt guéri. J'attends avec impatience de vos nouvelles pour apprendre si vous irez à Paris, si vous viendrez à Colombier» (II, 494).

Elle s'arrache enfin à sa retraite et regagna le Pontet. Pas pour longtemps. Ils avaient dû convenir d'une séparation salutaire et, en janvier 1786, elle prit la poste pour Paris, où M. de Charrière ne la rejoindra qu'à la fin de novembre ou au début de décembre.

Elle y fera en mars 1787 une rencontre capitale : celle du jeune Benjamin Constant, avec qui se noue aussitôt une amitié passionnée. Compréhensif une fois de plus, indulgent, heureux de voir sa femme reprendre goût à la vie, M. de Charrière les laissait s'entretenir très avant dans la nuit, Belle retrouvant ainsi ses habitudes de jeune fille. Quand Benjamin, désobéissant aux ordres de son père, file en Angleterre, c'est au bon Charrière, dont il se dit «le fol ami» qu'il emprunte cinquante louis... qu'il tardera longtemps à lui rembourser. Quand il revient en Suisse et s'embarque dans un stupide duel avec un militaire, c'est le pacifique Charrière qui lui sert de second<sup>18</sup>. Si différent qu'il fût, lui aussi, du placide Vaudois, Constant ne lui a pas ménagé son estime et ses lettres à Belle ne manquent jamais de lui adresser un amical salut. Il apprécie sa riche bibliothèque et son savoir, lui envoie des livres (IV, 257, 275), lui emprunte *Les Contemporaines* de Rétif de la Bretonne, s'excuse de tarder à lui rendre son dû, le trouvant toujours obligeant et serviable. Le 21 février 1788,

---

<sup>18</sup> Voir W. de Sevéry, *op. cit.*, t. I, p. 154.

il écrit à son amie : «Dites je vous prie mille choses à M. de Charrière. Je crains toujours de le fatiguer en le remerciant, sa manière d'obliger est si unie et si inmanière qu'on croit toujours qu'il est tout simple d'abuser de ses bontés.» (III, 50.) En un mot, il est, comme dit aussi Du Peyrou, «officieux avec grâce et affection» (IV, 276). Six ans plus tard, rien n'a changé : «Je ne dis rien de particulier à M. de Charrière, écrit Constant. Lui demander un service est mieux que lui faire un compliment» (20 avril 1794, IV, 397). Et il ne dédaigne pas non plus de prendre ses avis : «Ce que M. de Charrière m'écrit est parfaitement juste, dit-il à Belle; il réunit dans cette affaire, comme dans tous ses procédés, la délicatesse à la raison» (17 septembre 1792, III, 416).

Depuis leur retour de Paris, sans doute les époux jouissent-ils d'une sérénité relative, fondée sur l'accord de n'avoir plus grand-chose en commun. Belle a retrouvé de quoi s'occuper. Elle multiplie les lettres à ses amis, à Benjamin surtout, dont elle s'est instituée le mentor et dont l'amitié n'est pas facile à vivre, elle écrit, compose sans relâche, aide Du Peyrou à publier la seconde partie des *Confessions* de Rousseau, bientôt s'intéressera aux débuts de la Révolution, aux émigrés affluant à Neuchâtel. De son mari, elle est donc moins dépendante que jamais, et toute à son intense activité intellectuelle.

Aussi les informations sur Charrière se font-elles parcimonieuses. Comme dit Constant, tandis qu'elle a «des opéras, des feuilles, des Calistes à faire», lui «caresse Jamant, ou lit la gazette» (6 mars 1788, III, 57). Elle ne parle donc guère de lui que lorsqu'il s'agit d'elle, mais elle s'est mise à faire confiance à son jugement pondéré et réfléchi. Elle lui a montré son *Éloge de J.-J. Rousseau* : «M. de Charrière, tout M. de Charrière et mari qu'il est, a trouvé le discours fort éloquent et m'a encouragé à hasarder l'épigraphe entière que j'avais dans la tête» (26 mai 1790, III, 214). Puis il s'est montré satisfait de son opéra-comique, *Les Femmes* (III, 242, 283), conteste une scène de *L'Inconsolable* (IV, 351, 363), plus tard prend à *Honorine d'Userche* «un intérêt extrême» (V, 209), plus tard encore, en 1800, l'aide «beaucoup» pour *Le Mariage rompu*, qu'il a critiqué «sévèrement et avec beaucoup de goût» (VI, 46). Quant à *Zadig*, «M. de Charrière l'a lu et l'a trouvé assez bien» (10 juin 1791, III, 303). Collaboration? C'est sans doute beaucoup dire, mais elle a trouvé un auditeur bienveillant et un correcteur attentif, qui relit ou copie ses manuscrits sans rechigner. Il arrive

à Belle de se plaindre des éternelles distractions de son mari (III, 368), mais y a-t-il urgence pour *Henriette et Richard ou les Lettres trouvées dans la neige*? Qu'à cela ne tienne : Charrière a critiqué «fort à propos certaines choses» et «a copié le tout en diligence jusqu'à se donner la crampe aux doigts» (16 février 1793, III, 503). Un visiteur survient-il au Pontet, il emporte toujours un excellent souvenir de cet homme un peu guindé peut-être, mais en réalité affable et accueillant. M<sup>lle</sup> Tulleken, une Hollandaise, a fréquenté le ménage en mai 1791 avant de mourir de phtisie à Colombier. Elle était curieuse de voir l'impressionnante Isabelle, craignant de lui déplaire, mais elle a gardé la meilleure impression du comportement du mari : «M. de Charrière vint au-devant de moi. Vous savez comme sa douce et spirituelle physionomie s'anime à propos, et combien sa conversation lui ressemble<sup>19</sup>.»

Du reste, il semble avoir pris son parti. Désormais, c'est Belle qui s'incruste au Pontet, tandis qu'il multiplie, lui le sédentaire, les petits voyages chez parents et amis, à Lausanne, à Neuchâtel, à Genève, à Coppet. Belle n'a pas non plus l'exclusivité des intérêts politiques. Pendant qu'elle disserte à perte de vue, avec Benjamin, sur l'évolution des événements révolutionnaires, M. de Charrière, démocrate convaincu<sup>20</sup>, dévore les gazettes et fait le voyage de Paris, accompagné de David de Pury, pour juger sur place (5 avril 1792, III, 336). Loin de prendre ombrage des relations de sa femme avec Constant, il se montre dévoué, lui fait construire, en prévision de sa venue à Colombier, des bibliothèques pareilles aux siennes, accepte de prendre ses livres en dépôt, non sans discuter leur contenu, au point que Constant écrit en plaisantant : «Dites à M. de Charrière que je suis très piqué qu'il juge ma bibliothèque d'après quelques vieux bouquins. J'ai tous les ouvrages que je lui ai entendu désirer, ainsi qu'à vous. *L'Encyclopédie*, *l'Histoire générale des voyages*, les *Cérémonies religieuses*, tous les auteurs anglais quelconques d'un peu de mérite, les *Mémoires* pour servir à l'histoire de France. Enfin mille bons livres que l'ignorant M. de Charrière pourra très bien être tenté d'honorer d'un coup

---

<sup>19</sup> Cité par Ph. Godet, *op. cit.*, t. I, p. 459. Deux témoins, on l'a vu, ont assuré que M. de Charrière bégayait; M<sup>lle</sup> Tulleken est la seule à noter chez M<sup>me</sup> de Charrière «l'agrément du défaut de son parler», que Ph. Godet interprète comme «un léger et gracieux zézaïement».

<sup>20</sup> Il est, dit sa femme à L. F. Huber, «fidèle à l'idéal d'une heureuse et grande république» (16 novembre 1798, p. 493). Elle parle encore, en 1803, de «son austère démocratie» (VI, 531).

d'œil» (28 octobre 1793, IV, 243). Certes : ignorant, il l'était moins que personne, passionné de lecture, de littérature de voyages, de mathématiques et dévorant, en 1793, un ardu traité des infiniment petits (IV, 142).

Il paraît s'être ainsi arrangé une vie à sa manière, conscient de ne guère exister aux yeux de sa femme. En 1793, de Genève : «Souhaitez un peu mon retour. [...] Je me fais un grand plaisir de retourner auprès de vous» (IV, 62). En 1794, séjournant à Lausanne, il s'abstient de lui raconter son voyage, connaissant, dit-il, son «aversion pour les relations suivies», mais l'amertume ou la tristesse percent dans ses propos : «Je me suis demandé bien des fois ce que vous faisiez, si votre rhume était guéri, si vous vous aperceviez de mon absence» (IV, 618). Toujours attentionné cependant. Belle est-elle souffrante, il abandonne sa «tanière» pour passer la nuit dans sa chambre, lui lit quelques pages pour l'endormir ou se lève à cinq heures du matin pour lui verser de l'élixir (IV, 276, 282, 388).

Mais il ne revient guère sous la plume de Belle que lorsqu'il est lui-même malade, la détournant de ses occupations et constituant une charge ou un souci. Malade, il l'a été en décembre 1794 et Belle s'est inquiétée de symptômes aussi vagues qu'alarmants et d'une fièvre persistante (IV, 673, 681; V, 26, 37). Le premier semestre de l'année suivante n'a pas été brillant non plus et une petite attaque cardiaque a laissé des séquelles. Le 8 août, elle informe son ami et traducteur L.-F. Huber et Caroline de Sandoz-Rollin que Charrière se porte mieux et c'est l'une des plus longues mentions de son mari dans la correspondance : «M. de Charrière s'est déjà promené quelques instants au jardin et *gagné* deux fois à la comète. Quelques embarras dans la parole mais momentanés seulement, un peu de relâchement dans les muscles du côté gauche du visage, voilà les seuls vestiges frappants de ce dérangement si total, si subit, si effrayant. Il est soigné à merveille» (V, 134-135). Elle espère maintenant recouvrer «un peu de tranquillité», mais doit constater, quelques semaines plus tard, que le paisible caractère du malade s'est transformé : «M. de Charrière, dit-elle en octobre, ne laisse pas d'être assez difficile à présent. Celui-ci l'ennuie, celui-là le fatigue, un troisième l'impatiente et cependant, dans la situation où il est, ne pouvant ni lire ni écrire longtemps de suite il a grand besoin de recevoir quelque plaisir par le moyen de son prochain» (V,

147). À plusieurs reprises, elle signale son état de faiblesse (V, 284), son «irritabilité de nerf» qui le rend presque méconnaissable : «Cet homme si doux s'impatiente souvent d'un rien, cet homme presque froid et flegmatique ou qui paraissait tel à ma vivacité s'attendrit et s'émeut de ce qui me laisse moi parfaitement tranquille» (26 avril 1796, V, 238). C'est vrai qu'il ne sera plus jamais le même, désormais anxieux de sa santé, évoquant avec une pénible insistance ses maux, ses traitements, ses digestions difficiles (V, 241, 242, 243).

Ce nouveau Charrière, il n'est pas sûr que Belle le supporte avec beaucoup d'équanimité. Il n'était qu'ennuyeux — «J'ai bien rarement fait rire M. de Charrière», disait-elle un jour à Henriette L'Hardy (10 février 1795, V, 45) —, il est devenu encombrant, irritant, alors qu'elle-même se sent sombre et déprimée, rêvant de quitter le pays. Mais à quoi bon les regrets, dit-elle à Caroline de Sandoz-Rollin, quand on n'a pas su se tenir à ses résolutions? C'est l'occasion d'une longue tirade où elle prend son mari pour exemple d'une conduite exaspérante :

Je vois tout plein de gens faire précisément le contraire mais je n'ai pu adopter leur manière ni même m'y accoutumer. M. de Charrière me témoigne qu'il ne souhaite plus que je couche dans sa chambre. Je la quitte et le soir ou le lendemain il me dit que *cela est triste* de ne m'y plus avoir. L'été passé il s'était conduit assez froidement sur Henriette. Lorsque je voulus l'envoyer à Payerne, il trouva *triste* de voir son coffre et ses habits qu'elle emballait. Il y a quinze jours environ qu'elle alla un soir à Neuchâtel. [...] M. de Charrière trouva *triste* qu'elle ne fût pas dans sa chambre ou dans la mienne lorsqu'il se coucherait. Pour moi ou je ne sens pas ces sortes de tristesses ou si je les sens, je les tais. Loin d'y voir un hommage rendu à la sensibilité des autres, à l'amitié, ou au malheur, j'y vois une sorte d'insulte. C'est comme si lorsque je pleurerais un enfant on m'offrait une poupée. Un autre trait de caractère qui m'est peut-être particulier, c'est que je ne me fâche point ou me fâche guère deux fois de la même espèce de chose vis-à-vis de la même personne. M. de Charrière excepté, dépendant de lui plus que des autres et ayant malgré lui, compté sur lui, je me suis deux cents fois fâchée lorsqu'il me manquait et n'était rien du tout pour moi. J'avais grand tort et j'ai été toujours bien honteuse de cette malheureuse exception à ma philosophie générale qui veut que les gens une fois connus on s'accommode d'eux comme ils sont ou s'en sépare. [...] Je crois

qu'il est assez égal à M. de Charrière que je mange à table. Il y reste peu, la conversation l'y fatigue encore plus qu'ailleurs, et son régime lui donne assez d'humeur. Il me retrouve dans ma chambre quand il veut. D'ailleurs quand cela ne lui serait pas égal, il n'en serait ni plus ni moins à moins qu'il n'exigeât. Ce sont de ces fractions de sentiment que je néglige comme les négociateurs négligent les deniers dans leurs grands comptes. (15 novembre 1796, V, 262-263.)

À cette époque, elle a manifestement pris l'habitude de compter Charrière pour rien dans sa vie. Lorsqu'un nouveau scandale menace de la priver de sa servante Henriette Monachon, elle soupire : «Si on me l'ôte, je suis seule absolument» (29 novembre 1796, V, 268). D'ailleurs Charrière malade et diminué lui semble «en quelque sorte n'être plus», sauf quand il la «tourmente» d'un «attendrissement excessif» (V, 275, 295). Elle l'avoue, elle «[se] renferme en [elle]-même», ressasse un passé de déceptions et se plaint de la ladrerie de son mari. Elle aurait voulu des tableaux, un cheval, une voiture et un cocher, mais il a fallu s'en passer, petitement, sur l'excuse qu'on n'était pas riche. Et la fille du châtelain de Zuylen se souvient avec amertume de manières moins mesquines : «Mon père ne disait jamais : c'est trop cher, je n'ai pas assez de fortune. Il faisait ces calculs à part soi et j'ai toujours trouvé cela plus élégant, plus noble, et j'ai imité mon père» (3 juillet 1797, V, 331).

Les dix dernières années de leur vie commune ne verront plus de changement. La santé de M. Charrière se délabre. Pourtant, lorsqu'il quitte le Pontet pour séjourner dans le pays de Vaud ou à Epenex, il a toujours le même ton de tendresse affectueuse à l'égard de Belle : «J'attends de vos nouvelles avec plus d'impatience que toutes les nouvelles des gazettes, c'est beaucoup dire. Il me semble que je suis absent de Colombier depuis bien longtemps. [...] Je me fais une fête du moment où demain matin on m'apportera une lettre de vous» (10 mai 1798, V, 449). Quand il est au logis, il continue de faire des mathématiques (V, 636) et surtout il lit, infatigable, non sans s'attirer une remarque un peu dédaigneuse : «M. de Charrière s'est mis à aimer les romans, même les mauvais romans et même encore les pensées, les traits, anecdotes de M<sup>me</sup> Necker, et *Les Petits émigrés* de M<sup>me</sup> de Genlis. Cela fait un triste tas de

livres, mais M. de Charrière y a trouvé de la distraction et de l'amusement<sup>21</sup>» (27 avril 1799, V, 577).

Le séjour à Colombier du neveu de Belle, Willem-René van Tuyll, ramena un peu de vie dans la demeure. Comme les autres, Willem-René a été impressionné par l'intelligence et le savoir du vieillard<sup>22</sup> : «Quel dommage qu'un homme comme lui ait tant de difficulté à s'énoncer, tandis qu'un sot aura un flux de bouche et une voix de tonnerre et en fatiguera tout le monde» (10-11 juin 1799, V, 589). Sous la houlette du maître de maison, le neveu et la tante se sont mis au latin et M. de Charrière se transforme, comme il l'a fait dans le passé pour d'autres — Camille Malarmey de Roussillon ou un petit Français de treize ans — en professeur bénévole, d'ailleurs enchanté de son rôle (VI, 28) : «M. de Charrière, écrit Belle à Huber, n'a pas plutôt fait sa méridienne que nous nous plaçons aux deux côtés de son fauteuil devant son feu. Il a Miss et un gros Virgile sur ses genoux, nous chacun un petit Virgile à la main, et là on lit ou explique et on finit par très bien s'entendre<sup>23</sup>» (13 décembre 1799, V, 650). Après le départ de son neveu, Belle, qui a mordu au latin, prolongera ces entretiens savants en abordant Tacite avec sa vivacité coutumière (VI, 54) au point d'en accabler son mentor : «Tacite m'intéresse extrêmement. J'en fatigue un peu M. de Charrière qui me demande grâce quelquefois et pour se débarrasser de moi s'en va avec Miss dans le jardin malgré la pluie<sup>24</sup>» (8 juin 1800, VI, 96).

Ces leçons tuent le temps, mais le vieux couple n'a plus guère en commun que le latin et la lecture, même si, de temps à autre, Charrière prend encore la peine de lire pour elle à voix haute (VI, 503). Ils se tiennent pourtant compagnie de leur mieux : «Je vis beaucoup dans sa chambre, dit-elle, et il couche dans la mienne», encore qu'elle doute que «[sa] société lui soit d'une grande ressource» (VI, 216-217). Belle regrette les longues promenades de sa jeunesse dans la campagne hollandaise, mais le moyen d'en faire avec son mari? «La hâte que M. de Charrière met à tout, ses pas précipités, son retour subit au

---

<sup>21</sup> Elle le répète deux ans plus tard : «C'est son principal amusement» (20 février 1801, VI, 217).

<sup>22</sup> M. de Charrière était cependant déprimé. Il disait, citant Horace, à L. E. Huber, le 3 juin 1799 : «Le monde s'écroule autour de moi et je ne puis pas dire *impavidum ferient mince*» (V, 586).

<sup>23</sup> Elle continuera de recourir à son mari pour déchiffrer l'Énéide «du matin au soir» (VI, 43).

<sup>24</sup> Voir aussi VI, 94, 154.

premier coup de cloche sont cause que je ne me suis presque jamais promenée avec plaisir avec lui» (21 avril 1800, VI, 54). Il a toujours été à ses yeux «trop sauvage» (VI, 207), trop régulier, trop pressé. Elle comptait joindre sa lettre à Huber à celle de Charrière, mais celui-ci avait déjà posté la sienne : «Quelle promptitude ou précipitation! J'ai un peu grondé. On dirait une pendule qui frappe l'heure avant le temps. J'en suis une qui retarde peut-être. Il ne faut pas cesser de se soupçonner du défaut opposé à celui qui nous blesse» (24 juin 1800, VI, 103). L'âge rend philosophe, fût-ce avec une pointe d'amertume, car les petites manies de Charrière l'agacent (VI, 463), le malade peste, s'impatiente si elle est distraite aux cartes (20 septembre 1803, VI, 544), réclame le silence et le repos (VI, 466) et peu à peu s'esquisse une peu réjouissante fin d'existence : «M<sup>lle</sup> Moula approuvant qu'il couche dans ma chambre me dit, on ne peut être trop ensemble au commencement d'un mariage ni à la fin. Un mariage ne finit qu'avec la vie, ainsi je trouvai que cette phrase ne présentait pas une image très gaie. J'en ai bien ri cependant» (20 juin 1800, VI, 99). Ri, vraiment?...

Au-delà de 1801, M. de Charrière, sauf allusions banales, disparaît de la correspondance de sa femme que Chambrier d'Oleyres dit, en 1805, «toujours malade et dégoûtée de tout». On peut penser qu'en vieillissant, ils prirent l'habitude, au moins pour le quotidien, de s'appuyer l'un sur l'autre. C'est l'impression laissée par une lettre de Charles de Constant, venu présenter sa jeune épouse : «Nous avons trouvé ces aimables personnes fort vieilles. Le silence, la solitude de leur demeure n'égaient pas le tableau. C'est un triste spectacle que celui de gens âgés, malades et isolés. [...] M<sup>me</sup> de Charrière [...] souffre moins qu'une autre personne de l'isolement; mais ceux qui ne font que passer pensent que si son mari venait à mourir avant elle, qu'elle éprouverait un vide bien grand. Quoi qu'il en soit, la visite que nous avons faite dans cette maison nous a attristés<sup>25</sup>.» Finalement, elle s'en alla avant lui, le 26 décembre 1805, celle qui se disait «toujours mécontente d'elle-même». Quelques jours après les funérailles, M. de Charrière, discret comme à son habitude, écrivait à M<sup>me</sup> Morel : «J'ai perdu une compagne de trente ans. Je me sens seul dans le monde<sup>26</sup>.» Il était dès lors fort diminué et Chambrier d'Oleyres note le 6 juin

---

<sup>25</sup> Cité par Ph. Godet, *op. cit.*, t. II, p. 338.

<sup>26</sup> *Ibid.* t. II, p. 382.

1806 dans son journal : «Pour M. de Charrière, il est absolument en enfance : il ne songe plus qu'à boire et à manger, et son physique et son moral sont également affaiblis<sup>27</sup>.» On sait qu'après avoir voulu lui léguer une vigne en reconnaissance de l'amitié témoignée à sa femme, il caressa un instant l'idée saugrenue d'épouser M<sup>lle</sup> L'Hardy, alors sur le point de convoler avec Eusèbe Gaullieur, mais il y renonça aussi simplement qu'elle lui était venue. Projet d'un esprit sénile ou, ignorant les fiançailles de la jeune femme et ses propres difficultés financières, avait-il cru pouvoir lui assurer un avenir matériel? Du moins ne lui garda-t-il pas rancune de son refus, puisqu'il écrivit à M<sup>me</sup> Morel :

Je végète assez doucement, et mon imagination est tranquille. Je souhaite sincèrement tout le bien possible à M<sup>lle</sup> L'Hardy et à M. Gaullieur. Je n'ai point revu M<sup>lle</sup> L'Hardy. Je vois souvent avec plaisir M. Gaullieur. J'ai fait dire à M<sup>lle</sup> L'Hardy que si c'était par ménagement pour moi qu'elle ne venait plus à Colombier, elle avait tort, que j'avais pris mon parti entièrement sur tout ce qui s'était passé entre nous<sup>28</sup>.

Frappé d'apoplexie, l'époux de celle que Charles Berthoud nommait «Notre-Dame de Colombier» s'éteignit à son tour le 22 avril 1808.

L'examen rapide de ces témoignages épars et trop peu nombreux suffit-il à se faire une idée de cet homme accusé d'avoir «assassiné» une femme trop intelligente, trop brillante, trop vive pour lui? En fait, si Belle de Zuylen n'a pas fait le mariage qui lui convenait — mais quel mariage lui aurait convenu? —, M. de Charrière n'a pas conclu une meilleure affaire. Du moins a-t-il eu, dès le début, le mérite de le soupçonner et de le redouter, et cet homme si raisonnable, si «overleggende», a payé cher, à sa manière, d'avoir pour une fois laissé parler ses sentiments plus haut que sa raison. Étouffant dans une situation sans issue, Belle a cru la trouver dans le mariage et elle s'est, au moins un temps, monté la tête, lorsqu'elle disait : «J'aime prodigieusement M. de Charrière». D'Hermenches n'y croyait pas, et aurait pu lui dire ce qu'elle-même écrivait à son frère Ditie pour le consoler d'une déception amoureuse : «N'y a-t-il pas eu dans ceci plus d'imagination et de plan que d'amour?» (26 octobre

---

<sup>27</sup> *Ibid.* t. II, p. 380-381.

<sup>28</sup> *Ibid.* t. II, p. 384.

1765, I, 437.) Son mari fut méticuleux, routinier, gauche, timide. Soit, mais aussi instruit, cultivé, accueillant, serviable, attentionné, honnête et droit, comme Belle l'a vu elle-même avant de l'épouser et comme l'ont décrit tous ceux qui l'ont approché. Même s'ils étaient trop différents pour jouir d'une véritable complicité intellectuelle, elle lui a dû au moins cette liberté, cette autonomie qu'elle cherchait dans le mariage. Combien d'hommes, à l'époque, auraient accepté son humeur instable, ses crises de mélancolie? Combien lui auraient laissé le loisir d'entretenir son abondante correspondance, autorisée à se lier aussi étroitement avec Benjamin Constant, à se consacrer enfin à son œuvre littéraire en la déchargeant de tous les soucis pratiques et matériels? Et faut-il compter pour rien sa patience, sa délicatesse, sa compréhension à l'époque des retraites à Chexbres et à Payerne et les lettres à la fois maladroitement et touchantes qu'il lui écrit alors?

Si M<sup>me</sup> de Charnière, certes, ne fut pas heureuse, c'est surtout qu'elle n'était pas faite pour l'être, et elle le savait<sup>29</sup>. Elle n'avait encore que vingt-quatre ans lorsque le perspicace d'Hermenches observait qu'elle était de ceux qui vont «toujours cherchant le plaisir et la perfection dans ce qu'ils n'ont pas» (20 octobre 1764, I, 324). Du moins l'écriture constitua-t-elle pour elle une thérapeutique de la solitude et de l'insatisfaction, dont ne disposa pas son mari. S'il est juste qu'Isabelle de Charnière, après un long oubli, paraisse enfin sous le feu des projecteurs, peut-être l'est-il moins d'accabler son conjoint du rôle ingrat de celui qui a gâché sa vie.

Copyright © 1998 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

#### Référence bibliographique à reproduire :

Raymond Trousson, *Portrait d'un époux dans l'ombre : Charles-Emmanuel de Charrière* [en ligne], Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 2008. Disponible sur : <<http://www.arlfb.be/ebibliotheque/communications/trousson141198.pdf>>

---

<sup>29</sup> Voir l'article de R. Mortier, «Isabelle de Charrière et l'idée du bonheur», dans *Une Européenne à Colombier : Isabelle de Charrière en son siècle*, Colloque de Neuchâtel, 11-13 novembre 1993, Attinger, 1994, p. 45-52.